Comment construit-on l'histoire de la géographie ?

Como construir a história da geografia?

¿Cómo construir la historia de la geografia?

How to build up the history of geography?

Paul Claval

Traducteur : Larissa Alves de Lira et Breno Viotto Pedrosa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/terrabrasilis/902>

DOI : 10.4000/terrabrasilis.902

ISSN : 2316-7793

Éditeur

Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Référence électronique

Paul Claval, « Comment construit-on l'histoire de la géographie ? », *Terra Brasilis* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 21 juin 2013, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/902> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrabrasilis.902>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Comment construit-on l'histoire de la géographie ?

Como construir a história da geografia?

¿Cómo construir la historia de la geografía?

How to build up the history of geography?

Paul Claval

Traduction : Larissa Alves de Lira et Breno Viotto Pedrosa

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ofeceremos neste mesmo número uma tradução ao português deste artigo sob o título Como construir a história da geografia?

Ofrecemos en este mismo número una traducción al portugués de este artículo con el título Como construir a história da geografia?

Nous offrirons dans cet même numéro une traduction en Portugaise de cet article sous le titre Como construir a história da geografia?

We offer in this same issue a Portuguese translation of this paper under the title Como construir a história da geografia?

1. Pour affirmer son existence, tout groupe éprouve le besoin de raconter son histoire

- 1 Tout groupe a tendance à se doter d'une histoire : celle-ci prouve son existence, lui confère une identité et donne un sens à l'action qu'il mène. Elle prend la forme d'un discours, d'un grand récit, d'une narration.

- 2 Les collectivités de chercheurs sont, de ce point de vue, semblables aux autres : elles ont besoin de souligner la signification des travaux qu'elles mènent. Le problème, c'est que les narrations qui fondent leur spécificité n'ont pas toutes la même rigueur, la même cohérence. Dans beaucoup de cas, elles demeurent orales ; des anecdotes, qui mettent en avant l'action d'un maître ou d'une lignée de penseurs, l'originalité des démarches mobilisées, l'importance des résultats obtenus, circulent de l'un à l'autre. Le groupe construit sa propre légende.
- 3 Au moment où je faisais mes études, l'histoire de la géographie n'était pas enseignée. Celle dans laquelle nous baignions plus ou moins consciemment résultait des brèves indications que nous glanions dans les cours des professeurs, de ce que les étudiants des générations qui nous précédaient, ou les assistants, nous glissaient à l'oreille, et de ce que rapportaient tous les ans le participant toulousain à l'excursion interuniversitaire. Nous nous inscrivions dans une tradition française, dont le fondateur était Vidal de la Blache – mais aucun de nous ne l'avait lu. La façon de concevoir et pratiquer la géographie qui nous était transmise reposait sur la pratique du terrain, mais dans une perspective qui devait autant au scoutisme qu'au travail scientifique ! Elle exaltait l'analyse régionale. Elle faisait la part belle au milieu physique, aux formes du relief et au climat, parce qu'on pensait trouver là une des composantes essentielles de l'explication des distributions humaines.
- 4 Les traditions orales sont dangereuses parce qu'elles sont à la fois partielles (elles ne retiennent qu'une partie de la réalité) et partiales (ce qui est valorisé souligne la signification d'une démarche ou d'une perspective particulière, et néglige les autres).
- 5 Je me souviens de mon étonnement – et de mon enchantement –, en 1960-1961, lorsque je préparais à Besançon mon premier cours sur l'histoire de la géographie (il était destiné à faire connaître la discipline à des étudiants qui n'avaient pas encore fait le choix de la matière dans laquelle ils se spécialiseraient) : ce que je lisais ne correspondait presque jamais avec ce que la tradition orale m'avait transmis !

2. Passer de la tradition orale au récit scientifique suppose que le champ couvert par celui-ci soit clairement défini

- 6 Pour qui veut construire une histoire cohérente et 'scientifique' de la géographie, le problème est donc d'abord d'éviter l'arbitraire des traditions orales. Cela suppose que l'on précise le champ historique que l'on va couvrir : le sujet est infiniment complexe.
- 7 Va-t-on s'attacher à l'évolution des pratiques, des savoir-faire et des savoirs géographiques vernaculaires indispensables à chacun (i) pour se localiser et s'orienter, (ii) pour comprendre les milieux naturels auxquels il est confronté et la manière de les exploiter, (iii) pour dresser l'inventaire des liens que les groupes humains tissent à la surface de la terre et découvrir la meilleure façon de s'y insérer ou de s'en distraire (iv) et pour donner un sens à son existence et à celle des groupes dont il fait partie (Claval, 2012) ?
- 8 Va-t-on se pencher sur les connaissances géographiques que les sociétés historiques ont développées, sur la manière dont elles résolvaient les problèmes d'orientation et de localisation, ceux de la mise en valeur des milieux et ceux de structuration des rapports sociaux ? Va-t-on s'attacher aux inventaires et aux recensions auxquels les autorités

procédaient et aux cartes qu'elles faisaient dresser pour asseoir leur pouvoir ? Va-t-on s'attarder aux analyses de l'espace et aux règles relatives à son organisation qu'elles diffusaient pour justifier l'ordre qu'elles faisaient régner ? Va-t-on s'intéresser, autre domaine, aux récits de voyage et aux descriptions de contrées étrangères qui répondaient déjà à la curiosité du public (Claval, 2001a) ?

- 9 Va-t-on se consacrer exclusivement à la construction des connaissances scientifiques qui rompent délibérément avec les savoir-faire de tout-un-chacun et avec la littérature plus ou moins empirique déjà consacrée au problème ? De quoi résulte, alors, la mutation qui fait passer des savoirs vulgaires à un type supérieur de connaissances ? Quelle part revient, dans l'élaboration de celles-ci, aux pratiques et savoir-faire qui les ont précédées (Claval, 2001a) ?
- 10 Le champ des travaux d'histoire de la géographie est large. J'ai personnellement choisi de m'intéresser prioritairement à l'histoire de la géographie humaine (Claval, 1976 ; 1984 ; 2006) : elle se constitue dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Tout ce qui précède apparaît alors comme une sorte de préhistoire, qui doit être explorée, mais ne peut expliquer ce qui caractérise vraiment la discipline d'aujourd'hui. D'autres, souvent inspirés par Michel Foucault, conçoivent la géographie comme une discipline du regard appuyé sur la carte : tels Geraoid O'Thuatail (1996), ils l'appréhendent comme un outil de surveillance et de domination mobilisé par les Etats pour réaliser leurs objectifs stratégiques. L'histoire de la géographie qu'ils retracent coïncide alors avec celle des procédés modernes de lever topographique et de représentation ; elle débute à la Renaissance et montre sur quels outils s'est construit l'impérialisme occidental.
- 11 David Livingstone (1992) souligne pour sa part la diversité des préoccupations des géographes du passé, souvent aussi soucieux d'astrologie que de la diversité de la surface terrestre. Cet œcuménisme est-il innocent ? Non, car il permet à David Livingstone de ne retenir, comme tradition signifiante, que la première qui lui paraisse vraiment sérieuse et qui est mise au point par l'Europe protestante à partir de la Renaissance.
- 12 La construction d'une géographie scientifique implique ainsi un regard critique sur les savoirs qu'elle choisit de traiter et sur la période où ils ont été élaborés. La construction d'une histoire de la géographie dépend toujours de la perspective qu'elle retient, car celle-ci influence les pistes qu'explore celui qui l'écrit et les choix auxquels il procède.

3. La construction de l'histoire d'un développement scientifique repose sur la prise en compte (i) de la dimension individuelle, biographique, de la recherche, (ii) du contexte où elle se déroule et (iii) de la logique des idées qu'elle met en évidence. Elle implique aussi (iv) que l'on soit conscient des lectures idéologiques que l'on peut faire de tout discours.

- 13 Pour qui retrace l'histoire de la géographie comme savoir scientifique, quelques évidences s'imposent, comme le rappelle David Livingstone (2009) : (i) la discipline est construite par des hommes, dont il convient de connaître l'outillage intellectuel, de comprendre les motivations, de cerner les ambitions et de reconstituer la carrière : la

dimension biographique est essentielle ; (ii) les chercheurs ne sont pas isolés ; leur œuvre ne peut se comprendre si l'on fait abstraction du contexte dans lequel elle se développe, si l'on ne précise pas la manière dont la géographie est organisée dans la société dans laquelle ils vivent et si l'on ignore les supports institutionnels (académies, sociétés de géographie, services cartographiques, hydrographiques, statistiques, etc.) dont elle dispose. Les approches contextuelles, qui se sont affirmées depuis une quarantaine d'années, ont considérablement enrichi les thématiques abordées ; (iii) s'intéresser à l'histoire de la géographie, c'est évidemment repérer les idées qu'elle mobilise, retracer leur genèse, démontrer leur logique interne et analyser la manière dont celle-ci informe l'évolution de la discipline ; on ne saurait, comme on le faisait trop souvent autrefois, réduire l'histoire de la géographie à celle des idées qui la dominent, mais le domaine demeure fondamental.

- 14 (iv) Une quatrième considération doit être prise en compte : quel que soit le sujet dont elle traite, une histoire se présente toujours comme un récit, un discours ; même si ceux qui l'élaborent essaient de limiter la part de libre créativité et d'imagination liée à l'écriture, ils chargent souvent leur texte de significations qui vont au-delà de ce qu'apportent leurs travaux ; s'ils ne le font pas eux mêmes, ce sont leurs lecteurs qui lestent leurs publications d'interprétations qui n'y étaient pas implicitement incluses. Tout discours scientifique peut donner lieu à des distorsions idéologiques. C'est plus particulièrement vrai dans les sciences de l'homme et de la société (Claval, 1980).
- 15 La prise en compte des lectures idéologiques des histoires de la géographie, constitue un autre acquis récent de l'histoire des sciences – même si ceux qui exploitent cette piste oublient parfois que la rédaction d'un récit scientifique répond, depuis Francis Bacon, à des règles qui ont précisément pour but de limiter ces dérives (il faut éviter d'employer les *mots de la tribu* !).

4. La géographie repose sur l'élaboration de systèmes d'informations géographiques

- 16 Les pratiques, les savoir-faire et les connaissances géographiques portent sur la distribution des réalités naturelles, des initiatives humaine et des artefacts qui résultent de celles-ci à la surface de la terre. Pour être facilement transmissible et devenir réellement utile, l'ensemble des éléments ainsi réunis doit être disposé sur une grille de localisation claire et facilement lisible : il constitue ce qu'on appelle un système d'informations géographiques (Claval, 2001a). Celui-ci peut être purement verbal : chaque point, chaque élément de la surface terrestre, est désigné par un toponyme, un oronyme, un hydronyme, un régionyme, etc. Sa localisation est relative et se fait par confronts : le champ de X est limité au Nord par la prairie de Y, à l'Est par la vigne de Z, au Sud par le verger de P., etc.
- 17 A ces systèmes verbaux d'informations géographiques se sont progressivement substitués des systèmes dont la base est cartographique ; les éléments sont reportés en fonction de leurs coordonnées. Les données qui sont retenues pour définir chaque point ou chaque élément de surface sont de plus en plus souvent chiffrées.
- 18 L'histoire de la géographie dépend de celles des systèmes d'informations géographiques dont disposent les chercheurs. La création de ceux-ci demande tant de travail et coûte si cher qu'elle n'est pas œuvre individuelle et excède de beaucoup les moyens dont

disposent les institutions académiques. Elle est financée par les Etats pour asseoir l'impôt sur des bases justes (c'est le cas des cadastres), pour orienter leurs politiques ou pour répondre à leurs soucis stratégiques (on pense aux plans en relief, aux cartes d'Etat-major, aux relevés aériens ou satellitaires, etc.).

- 19 La qualité des systèmes d'informations géographiques dépend de la nature des grilles (verbales ou cartographiques) sur lesquelles ils reposent, sur les techniques de lever qu'ils mettent en œuvre (enquêtes, observations de terrain, télédétection) et sur les moyens de stockage et de traitement de l'information qu'ils mobilisent (procédés mnémoniques, inventaires sur papier, relevés mécanographiques, outil informatique).
- 20 Dans la mesure où l'histoire de la géographie reflète celle des systèmes d'informations géographiques que les chercheurs peuvent mobiliser, enrichir ou créer, elle est intimement liée à celle des bureaucraties mises en place par les Etats ou les entreprises modernes. Les géographes ne vivent jamais dans une tour d'ivoire.

5. La géographie est un métier ; la recherche qu'elle suscite s'applique à un champ et mobilise un corpus ; elle s'exerce sur le terrain

- 21 Pour définir ce qui caractérisait l'histoire telle qu'il la pratiquait, Marc Bloch (1949) parlait du *métier d'historien*. Walter Freeman, un des pionniers de l'histoire de la géographie dans les années 1950 et 1960, lui fait écho en publiant en 1967 *The Geographer's Craft*.
- 22 Retracer l'histoire de la géographie telle qu'elle s'est déroulée depuis la fin du XIX^e siècle, ce n'est pas seulement raconter la carrière et les recherches d'un certain nombre d'individus : c'est souligner la formation qu'ils ont reçue, les savoir-faire qu'ils ont assimilés, les pratiques dont ils se sont imprégnés ; c'est rappeler que leur activité s'inscrit dans un métier – celui du géographe universitaire.
- 23 Ceux qui se disaient géographes au cours des périodes précédentes n'avaient pas le même background – la part de leur métier qu'ils devaient à leur formation de topographe ou d'hydrographe était généralement plus forte. Depuis une génération, les conditions évoluent de nouveau : la recherche géographique est de plus en plus menée dans des laboratoires et autres institutions spécialisées. Le géographe ne travaille plus de la même manière. Il fait fréquemment partie d'une équipe pluridisciplinaire. Cela modifie ses perspectives : son souci n'est plus de creuser la logique propre à l'explication géographique, mais de contribuer efficacement à la solution de problèmes abordés par des spécialistes de formation variée.
- 24 Avoir un métier, c'est avoir acquis un certain nombre d'attitudes et de pratiques, assimilé un certain nombre de savoir-faire, accumulé une certaine quantité de connaissances afin d'analyser des situations, de s'attaquer à des problèmes et de leur apporter des solutions. C'est partager avec d'autres des savoirs et des savoir-faire qui vous ont été enseignés et que vous avez progressivement intériorisés en traitant de problèmes réels. Le métier a davantage à faire avec la manière d'aborder les questions et avec les voies à suivre pour les résoudre, qu'avec les connaissances proprement dites. Avoir du métier, c'est avoir ajouté à ce qui vient de l'apprentissage ce qui résulte de l'expérience pratique, et qui concerne souvent des difficultés qu'on ne décèle pas à première vue.

- 25 Avoir du métier implique que l'on maîtrise les perspectives, les méthodes et les tours-de-main qui sont nécessaires quand on travaille dans un certain champ. En géographie, le chercheur doit connaître les systèmes d'informations géographiques qui existent et maîtriser leur base cartographique ; il doit avoir une idée claire des forces et des processus à l'œuvre dans son domaine d'investigation – qu'il s'agisse de géographie économique, de géographie sociale, de géographie politique, de géographie sociale, de géographie régionale, etc.
- 26 Le chercheur est mû par la curiosité, mais si celle-ci est tous azimuts, il se disperse. Cela l'empêche d'aller à l'essentiel, de repérer les problèmes qui se posent vraiment et de trouver l'angle sous lequel il convient de les attaquer : dans ces conditions, le travail n'avance guère. Le chercheur a donc intérêt à circonscrire le ou les problème(s) abordé(s) : il ne retient alors que les données qui lui paraissent utiles pour répondre aux questions qu'il se pose. Il travaille sur un corpus soigneusement défini.
- 27 La recherche géographique porte sur l'espace. Le corpus que délimite le géographe, et qu'il analyse ensuite sous tous ses aspects, a la particularité de se présenter très souvent comme un terrain dont il convient d'explorer toutes les spécificités. Le jeune doctorant en géographie se distingue de ses homologues en histoire, en sciences économiques, en sociologie ou en sciences politiques parce que son corpus ne se présente pas comme un ensemble d'archives, de textes anciens ou contemporains, de statistiques, de sondages ou d'enquêtes : c'est un morceau de la surface terrestre sur lequel on dispose déjà de données, mais qu'il convient de compléter par des observations et des entrevues. L'archéologue et l'ethnologue sont également des hommes de terrain, mais les espaces dont ils traitent sont de nature différente : ils sont discontinus et quasiment ponctuels pour ceux qui s'intéressent aux ruines et restes archéologiques ; pour les ethnologues, ils se localisent pour l'essentiel dans l'univers des relations et des représentations sociales.
- 28 Tous les chercheurs en géographie ne font pas de recherche de terrain. Dans le monde anglophone où beaucoup de travaux portent sur la mise en évidence de régularités ou la vérification empirique de résultats théoriques, la matière première est souvent statistique, comme chez les économistes. En France, où la tradition de l'approche régionale est restée forte, le terrain continue à apparaître comme une caractéristique majeure des travaux de recherche.
- 29 Caractériser la recherche géographique comme un métier, qui permet de développer des compétences spéciales dans certains champs, souligner comment la bonne économie du projet conduit à l'aborder à partir d'un corpus qui fixe des limites raisonnables au travail requis, et montrer comment, dans beaucoup de cas, cela amène le géographe à œuvrer sur un terrain spécifique, c'est mettre en évidence les contours d'une certaine sociologie de la recherche.

6.L'histoire de la géographie retrace un développement ; celui-ci peut prendre plusieurs formes

- 30 Raconter le développement d'une science, c'est reconstituer un mouvement. Celui-ci naît de l'accumulation de résultats, de la mise au point d'interprétations toujours plus sûres et plus performantes. Le trajet que parcourt ainsi la géographie peut prendre une

forme linéaire et continue : c'est le schéma le plus simple, celui qui a longtemps prévalu. D'autres interprétations lui sont aujourd'hui préférées : elles mettent l'accent sur la pluralité des impulsions auxquelles les avancées sont soumises, précisent les discontinuités ou inflexions qu'elles connaissent, ou cernent de manière plus précise les mouvements intellectuels qui progressent, se réfractent et se transforment en se diffusant dans l'ensemble d'une société.

1. Les trajectoires linéaires

- 31 Le premier schéma d'interprétation que proposent les histoires de la géographie est souvent linéaire : avec le temps, les connaissances s'accumulent, le savoir s'affermi et se structure de manière plus cohérente.
- 32 Le propos de l'histoire de la géographie a longtemps été de montrer les étapes de la 'découverte' de la Terre (Claval, 2006). Le terme ne rendait pas exactement compte de ce qui était réellement en jeu : l'Amérique n'a pas été 'découverte' par Christophe Colomb, mais, des millénaires auparavant, par les premiers Amérindiens venus de l'Asie du Nord-Est ! La première traversée de l'Atlantique apporte autre chose : la possibilité d'inscrire, dans la grille de repérage potentiellement universelle que la géographie grecque avait imaginée, des lieux qui n'y avaient pas encore été reportés. De ce point de vue, la discipline se développe de manière continue, au rythme des explorations qui conduisent les voyageurs occidentaux à cartographier l'ensemble des rivages du monde à partir du XV^e siècle, à lever la totalité de l'Amérique du Nord et du Sud du début du XVI^e au milieu du XIX^e, à pénétrer l'Afrique et les profondeurs de l'Asie dans le courant du XIX^e, et à explorer les régions polaires au tout début du XX^e.
- 33 Il est bon de savoir comment la grille de localisation imaginée par les Grecs est effectivement devenue universelle, mais ce récit se prête facilement à des interprétations idéologiques - qui ont généralement prévalu : au lieu de parler de l'intégration progressive des lieux dans une grille générale des localisations, on en a fait l'histoire de la découverte de la Terre par les peuples d'Occident ! L'histoire de la géographie devient alors un double de celle de l'impérialisme européen - qu'elle justifie en partie.
- 34 La géographie change d'ambition entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e : elle ne se contente plus d'intégrer l'ensemble des lieux connus dans la grille de localisation imaginée au cours de l'Antiquité. Elle cherche à comprendre les dynamiques qui façonnent les milieux naturels - mouvements tectoniques, érosion, climats - et structurent les sociétés humaines - production primaire, échange, hiérarchisation des liens sociaux, etc. Là aussi, le développement est initialement conçu selon le modèle cumulatif et linéaire : les connaissances s'ajoutent les unes aux autres ; la géographie résulte de ce processus d'accrétion et d'agrégation. Les approches positivistes adoptent ce modèle. Son insuffisance apparaît au milieu du XX^e siècle. Plusieurs autres sont alors imaginés pour le remplacer.

2. Cercles d'affinité et pluralité des impulsions

- 35 Pour repérer ces nouveaux schémas, on peut partir des termes utilisés pour rendre compte des dynamiques de la discipline : selon les cas, on parle de cercles d'affinités, de ruptures épistémologiques, de tournant culturel.

- 36 A la fin du XIX^e siècle, la géographie n'est pas encore devenue une discipline essentiellement universitaire. Vincent Berdoulay (1981) la décrit comme structurée en groupes soudés par des curiosités géographiques partagées : ce sont des cercles d'affinités. Ceux-ci s'appuient sur des institutions ; une publication fédère souvent leurs efforts.
- 37 1- Un premier cercle d'affinité se structure autour de la Société de Géographie de Paris et s'attache à l'inventaire terrestre que poursuivent les explorations. Sa liaison avec le monde politique et certains milieux d'affaires est assurée par la présence, au sein de son Comité exécutif, de généraux, de représentants de l'aristocratie ou de membres du gouvernement. Le *Bulletin de la Société de Géographie*, devenu en 1900 *La Géographie*, sert d'abord à publier des comptes rendus d'exploration – mais l'éventail des sujets abordés s'élargit au début du XX^e siècle.
- 38 2- Les spécialistes de géographie historique forment un second groupe, également lié à la Société de Géographie. Himly, titulaire de la Chaire de géographie de la Sorbonne jusqu'en 1898, en constitue le représentant le plus éminent. Le *Bulletin de géographie historique et descriptive* du 'Comité des travaux historiques et scientifiques' donne une idée des thèmes dominants de ce cercle, dont il constitue le moyen d'expression privilégié.
- 39 3- Entre 1870 et 1900, Ludovic Drapeyron joue un rôle important sur la scène géographique. Ce professeur de lycée se passionne pour l'enseignement de la topographie, qu'il juge indispensable à la formation de citoyens connaissant bien leur pays et capables de participer à des opérations militaires sur le terrain. La *Revue de géographie*, qu'il fonde en 1877, lui assure le soutien de quelques grands personnages de l'époque, comme Ferdinand de Lesseps.
- 40 4- Emile Levasseur a une autre dimension : historien, initiateur de l'histoire économique et sociale, statisticien, démographe, géographe, il cherche dans les sciences sociales des réponses aux besoins d'une société qui se modernise rapidement. Grâce à lui, la géographie est en contact avec les économistes de l'époque. Il s'intéresse à certains des élèves de Le Play, ceux qui éditent la *Réforme sociale*.
- 41 5- Parmi les disciples de Le Play, le petit groupe de "La science sociale", autour d'Edouard Demolins, de l'abbé Henri de Tourville et de Paul de Rouziers, s'attache plus particulièrement au poids des lieux, si bien que la sociologie qu'ils écrivent est géographique : ils parlent de géographie sociale avant même que l'expression de géographie humaine ne soit inventée.
- 42 6- Le cercle d'affinité que domine Vidal de la Blache est structuré autour de l'institution où il enseigne longtemps, l'Ecole Normale Supérieure, et des *Annales de Géographie* qu'il lance en 1891. Recruté parmi les normaliens, ce groupe a l'avantage d'être, à la fin du XIX^e siècle, le plus jeune et le plus dynamique. Il est proche de modèles allemands : ceux de Carl Ritter et de Friedrich Ratzel. Il est ouvert aux travaux d'inspiration historique, à la préhistoire, à la géologie. Le souci patriotique y est présent, mais vise plus à développer les aptitudes de la France qu'à assurer la promotion de l'Empire.
- 43 Le tableau que Vincent Berdoulay trace des cercles d'affinité au sein desquels la géographie s'élabore à la fin du XIX^e siècle est très vivant (Berdoulay, 1981). On y voit le rôle qu'y jouent les éditeurs : Emile Templier, gendre du fondateur des Editions Hachette et responsable des guides Joanne, distingue très tôt Elisée Reclus. Lorsque celui-ci est contraint à l'exil, après la Commune, Templier lui confie la rédaction des

dix-neuf volumes de *La Nouvelle Géographie Universelle*. Il offre à Reclus les moyens qui lui permettent de faire appel, pour chaque volume, aux meilleurs spécialistes des pays traités. Curieux réseau en vérité, financé par une entreprise capitaliste dynamique et qui mêle des anarchistes aux membres les plus prestigieux des Académies scientifiques ou des Sociétés de Géographie un peu partout dans le monde !

- 44 Les cercles d'affinité sont mouvants. Le tableau qu'en dresse Vincent Berdoulay vaut surtout pour les années 1880 et 1890. Avec le temps, certains groupes éclatent : c'est le cas des vidaliens, comme l'a montré Olivier Soubeyran (1997). D'autres cercles se forment. Celui de la morphologie sociale est particulièrement important : aux alentours de 1900, les plus brillants des Normaliens, séduits par les enseignements d'Emile Durkheim, se tournent vers la sociologie, réduisant ainsi le nombre des étudiants surdoués qui optent pour la géographie.
- 45 L'idée de cercle d'affinités est féconde dans la mesure où elle montre que l'histoire des idées ne se développe pas de manière linéaire. Elle met en évidence la diversité des ambitions et des projets qui cohabitent et s'influencent ; leur jeu reflète en même temps les débats politiques et les intérêts économiques de l'heure.
- 46 Le modèle perd une partie de son utilité lorsque la discipline achève de s'institutionnaliser, aux alentours de 1900, et devient essentiellement universitaire. Il demanderait cependant à être appliqué à d'autres époques : il serait utile de connaître le rôle des cercles d'affinités marxistes, gauchistes ou libéraux dans les années 1950 ou 1960, mais le travail n'a tenté personne. Ce sont d'autres logiques que l'on a mobilisées.

3. L'idée d'école

- 47 A partir du moment où la géographie s'institutionnalise, c'est souvent à l'idée d'école que l'on a recours pour penser son développement : au départ, il y a l'impulsion donnée par un génie fondateur ; le mouvement prend ensuite une forme linéaire et continue. Le modèle est surtout utilisé pour la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, un moment où la géographie devient une discipline académique dans un monde universitaire qui est alors fortement hiérarchisé (Claval, 1984 ; 2001b) ; il présente moins d'intérêt pour la période contemporaine.
- 48 C'est à la France que ce modèle semble le mieux adapté : les professeurs des universités allemandes ont plus de moyens, plus de pouvoirs, mais l'enseignement supérieur n'y est pas centralisé à la française. Chaque patron s'y entoure de doctorants et de docteurs, auxquels il transmet et impose ses façons de voir, mais aucun maître ne domine institutionnellement la scène géographique allemande. Cela crée une atmosphère de libre discussion, qui rend encore passionnants les débats méthodologiques allemands de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, le *Methodenstreit* en particulier.
- 49 La situation française est différente : toutes les thèses se soutiennent, au départ, à la Sorbonne. De 1898 à 1910, Vidal de la Blache les dirige presque toutes. Son autorité est renforcée par sa présence au Comité consultatif des Universités. De là l'idée – qui ne cadre pas avec sa personnalité et avec sa correspondance – qu'il a été une espèce de dictateur de la géographie française, qu'il aurait détournée des problèmes de l'heure. C'était la thèse d'Yves Lacoste (1976) quand il publie *La Géographie, ça sert surtout à faire la guerre !* Il renonce à cette interprétation après avoir lu *La France de l'Est* – mais Jacques Lévy continue à voir dans Vidal le grand responsable de toutes les faiblesses et dérives

de la géographie française ! Beaucoup de professeurs de collèges et de lycées restent fidèles à cette vision caricaturale.

- 50 Le modèle de l'école est-il dépourvu d'intérêt ? Non ! On parle, dans la première moitié du XX^e siècle, de l'école française, de l'école allemande et de deux écoles américaines, celle du Middle West et celle de Berkeley. N'est-ce pas le signe que ce modèle rend alors compte de certaines des spécificités de la discipline ?
- 51 L'idée d'une cohérence liée à l'autorité d'un maître ou à la prégnance des institutions nationales n'est pas convaincante. L'école vidalienne ne naît pas de la volonté de domination de Vidal de la Blache et de sa position institutionnelle ; elle est construite par ses disciples. Les idées du Maître ne cessent de s'affiner et de se structurer selon de nouvelles perspectives : ceux qui s'en réclament s'inspirent des thèmes qu'exposait Vidal au moment où ils suivaient ses enseignements ; ils ne se donnent pas la peine de suivre l'évolution de la géographie de leur maître par la suite. Lucien Gallois, qui joue un rôle essentiel dans cette construction, en reste à la région naturelle, que Vidal introduit dans les années 1880. Il minore la place que son maître fait à la construction historique de la région, essentielle dans *Le Tableau de la géographie de la France* (Vidal de la Blache, 1903), et condamne, dans *Régions naturelles et noms de pays* (Gallois, 1908), les recherches sur les régions industrielles et urbaines, qui constituent l'apport le plus original de Vidal à partir de 1905. Les doctorants potentiels, intimidés par Vidal, consultent Lucien Gallois avant de rencontrer le maître. Gallois en profite pour insister sur l'intérêt que celui-ci manifeste pour les sujets régionaux – alors que dans sa correspondance avec Jean Brunhes, Vidal se montre ouvert à d'autres types de recherche, le seul avantage qu'il concède à la thèse régionale venant de ce que le candidat y apparaît, le jour de la soutenance, comme le seul véritable spécialiste du sujet dont il traite, ce qui le met en position de force !
- 52 Les écoles ne naissent donc pas automatiquement de l'autorité intellectuelle et institutionnelle d'un maître. Qu'elles soient souvent dominées par une forte personnalité est certain, mais ce n'est pas toujours le cas. Si l'école de Berkeley se structure autour de Carl Sauer, l'école du Middle West ne se construit pas autour d'un nom.
- 53 Le problème est alors le suivant : qu'est-ce qui fait qu'à certains moments, des géographes se réclament d'une conception particulière de la géographie, de ses démarches, de ses méthodes, au lieu de souligner le caractère universel des approches qu'ils suivent ? La réponse ? C'est l'impasse épistémologique dans laquelle s'est engagée la géographie humaine à partir de Ratzel : conçue comme une écologie de l'homme, comme une étude des relations entre les groupes humains et l'environnement, elle postule au départ que c'est le milieu qui modèle les sociétés humaines : cette position apparaît rapidement indéfendable. Il faut faire place à l'initiative humaine, mais tant que le problème reste posé en termes de relations hommes/milieus, il ne comporte pas de solution générale. En France et dans une perspective possibiliste, on met l'accent sur les formations de densité et sur l'organisation régionale. En Allemagne, on choisit l'approche par le paysage, car elle embrasse à la fois le cadre environnemental et la présence humaine ; elle fait également une place à la région (du fait de la double signification du mot *Landschaft* en allemand). Aux Etats-Unis, les géographes du Middle West essaient de sortir la géographie de l'impasse en renforçant sa rigueur méthodologique. Carl Sauer est proche des Allemands par l'accent qu'il met sur le paysage, mais il l'interprète celui-ci de manière originale, puisque pour lui,

l'environnement végétal et animal des sociétés humaines est une création en partie volontaire et en partie involontaire (par suite de la prolifération des mauvaises herbes, par exemple) de celles-ci.

- 54 Il y a une époque des écoles de géographie : c'est celle qui court de la naissance de la géographie humaine à l'approfondissement de la réflexion sur les fondements de celle-ci, après la Seconde Guerre mondiale ; c'est le moment où la géographie humaine se montre incapable de proposer une interprétation générale et cohérente des réalités qu'elle analyse.

4.L'idée de rupture : paradigmes et révolutions scientifiques

- 55 L'histoire de la géographie n'est pas un long fleuve tranquille dont les eaux ne cessent de grossir. Elle est faite de discontinuités – pour la géographie humaine, celle, d'abord, des années 1880-1900, où la discipline émerge en Allemagne puis en France.
- 56 Comment aborder ces périodes de rupture ? Je me trouve face à ce problème lorsque je rédige *l'Essai sur l'évolution de la géographie humaine* en 1962-1963 (Claval, 1964). Des années 1880 aux années 1950, le mouvement de la discipline s'inscrit dans une même logique : pour qualifier cette période, je parle de 'géographie classique'. Ce n'est pas une période de stagnation : la discipline ne cesse d'élargir son champ ; l'étude des établissements humains, son domaine initial, distingue désormais ce qui a trait aux campagnes et ce qui a trait aux villes. La géographie économique, plus ancienne que la géographie humaine, se développe. La géographie politique connaît un succès considérable, que complète celui de la géopolitique. Les travaux de géographie historique se multiplient. En deux générations, le panorama de la discipline a complètement changé, mais sans que les problèmes qu'elle se pose (la place faite à l'influence de l'environnement sur l'homme) et les solutions qu'elle imagine (le possibilisme, sous toutes ses formes et avec toutes ses ambiguïtés) se modifient.
- 57 Ce qui se dessine dans les années 1950 est différent. L'accent cesse d'être placé sur l'analyse régionale ; les géographes ne se contentent plus de souligner la singularité des lieux ; ils essaient d'expliquer les régularités que ceux-ci manifestent souvent. On attend aussi de la géographie qu'elle contribue au développement économique : les savoirs qu'elle propose doivent donc être applicables. Pour y parvenir, les chercheurs se tournent vers l'économie spatiale. Comme l'ensemble de l'analyse économique, celle-ci repose sur l'idée que le monde est modelé par des décisions humaines, qui sont dans l'ensemble rationnelles, mais se combinent à travers des mécanismes, dont les effets sont souvent inattendus.
- 58 Je crois à avoir été le premier à présenter ainsi une interprétation de l'histoire de la géographie contemporaine qui repose sur une rupture. Mais dans mon interprétation, celle-ci n'était pas complète : aussi bien chez Ratzel que chez Vidal de la Blache, la géographie humaine reposait sur deux bases. Elle analysait les rapports des groupes humains aux milieux (il s'agissait de relations 'verticales', locales, bien souvent) et la circulation (qui correspondait aux liens 'horizontaux' qu'elles tissent). Ce second aspect avait été négligé, comme le soulignent les grands initiateurs de la modernisation de la discipline : Jean Gottmann (1947; 1952) en France et Edward Ullman (1953) aux Etats-Unis. Pour moi, la rupture résultait donc d'une reprise, celle d'un champ négligé, plus que de l'introduction de perspectives radicalement nouvelles.

- 59 L'interprétation que l'on donne de cette évolution aux Etats-Unis est différente. C'est l'ensemble de la démarche disciplinaire qui est mise en cause par Fred K. Schaefer (1953). Celui-ci s'en prend violemment à l'approche régionale dont Richard Hartshorne (1939) a fait l'essence de la géographie. Avant de quitter l'Autriche et d'émigrer aux Etats-Unis, Schaeffer avait souscrit aux idées du Cercle viennois et au néo-positivisme logique par lequel elles s'exprimaient. C'est donc en termes d'épistémologie générale que le problème de la géographie est désormais posé, plutôt qu'en termes d'épistémologie disciplinaire – je pense, personnellement, que nous devons avoir un œil sur les débats d'épistémologie générale, mais qu'il faut nous garder de les importer sans précaution, sous peine de créer de faux problèmes.
- 60 William Bunge reprend la thèse de Schaefer et fait de l'idée d'une rupture totale avec la géographie traditionnelle la base de son ouvrage *Theoretical Geography* (1962). La discipline est une vraie science, proche de la géométrie, puisqu'elle traite de faits de localisation et de surface : c'est une science *nomothétique* : elle établit des lois. Ce n'est pas une discipline *idiographique*, c'est-à-dire surtout soucieuse des singularités locales.
- 61 La publication à peu près contemporaine de *The Structure of Scientific Revolutions* de Thomas Kuhn (1962) assure le succès de cette interprétation. On sait, depuis les années 1930, que la raison scientifique n'est pas née d'un coup. Elle se construit progressivement. Alexandre Koyré souligne l'importance de la révolution galiléenne. La remise en cause de l'optique ondulatoire et la naissance de l'optique corpusculaire conduisent, dans les années 1920, à une mutation tout aussi importante. La science progresse de paradigme (un mode reconnu d'explication) en paradigme à travers des révolutions scientifiques. La géographie d'hier était une discipline d'observation axée sur la mise en évidence de singularités. La nouvelle géographie renonce à l'exceptionnalisme jusqu'alors dominant : elle met en évidence des régularités, qu'elle explique par des hypothèses soumises à vérification empirique – d'où l'importance des méthodes quantitatives, mises en œuvre à cette occasion. *Explanation in Geography*, que publie David Harvey en 1969, souligne que la Nouvelle Géographie est dans le droit-fil de l'épistémologie néo-positiviste alors à la mode.
- 62 Les conséquences des idées de Kuhn sont bien vite manifestes : il existe deux catégories de chercheurs, ceux qui accumulent les résultats sans se soucier de mettre systématiquement à jour leur explication, et ceux qui comprennent vite que les écarts entre mesures attendues et données réelles remettent en cause le paradigme dominant, et s'emploient à en inventer d'autres. Aux seconds, les honneurs, la gloire ! La conséquence ? Les révolutions scientifiques se multiplient. Au lieu de se succéder tous les trois siècles, comme en physique, on en compte, en géographie, deux ou trois par décennie ! Est-ce sérieux ?

5. De l'idée de révolution scientifique à celle de tournant

- 63 Pour traiter de l'évolution de la géographie depuis une quarantaine d'années, on n'a plus guère recours à l'idée de révolution scientifique. Elle s'adapte mal aux réalités observées dans les sciences de l'homme et de la société. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il n'y a pas de discontinuités, mais celles-ci sont d'une autre nature : les termes employés le disent, puisqu'on parle, dans la seconde moitié des années 1980, d'un *tournant spatial* des sciences sociales et d'un *tournant linguistique* de l'histoire, avant de montrer que la géographie traverse un *tournant culturel*. L'expression apparaît à la fin

des années 1990 (Cooke *et al.*, 2000 ; Valentine, 2001), mais définit l'ensemble des bouleversements que connaît la discipline depuis les années 1970.

- 64 Les discontinuités que l'on qualifie de révolution scientifique et de tournant (linguistique, spatial, culturel...) ne sont pas de même nature. La révolution scientifique naît d'une remise en cause des principes et des mécanismes sur lesquels reposait jusqu'alors l'explication : on va plus profond dans la logique des faits que l'on étudie, ce qui permet de mettre en évidence des mécanismes jusque-là ignorés. Le tournant culturel ne résulte pas du même processus ; il ne naît pas d'un approfondissement de la connaissance du réel, mais d'un changement de la perspective que l'on adopte pour l'étudier. Le *tournant spatial* des sciences sociales ? Il naît d'un constat : les sociologues et beaucoup d'autres spécialistes en sciences sociales ont longtemps considéré que le temps constituait la variable essentielle pour comprendre les réalités sociales, ce qui les conduisait à minorer le rôle de l'espace. Avec la fin des philosophies de l'histoire et la critique de l'idée de progrès, ils ont cessé de croire que tout pouvait s'interpréter en termes d'évolution. De là leur intérêt nouveau pour les lieux et pour l'espace !
- 65 Le *tournant linguistique* de l'histoire ? Il résulte, lui aussi, d'un changement de perspective. Les historiens supposaient qu'à une époque donnée, la même logique était à l'œuvre dans toutes les couches de la société. C'est cela qui est mis en doute : pour qui veut comprendre l'histoire de l'Inde coloniale, on ne peut se contenter des lunettes que le colonisateur britannique a imposées, il y a un siècle et demi, à ceux qui l'analysaient. Il faut aussi prêter attention à la masse de la population – aux groupes 'subalternes' (Chatterjee *et al.*, 2000) et à leur manière de vivre, de penser et de dire leur expérience : d'où l'importance du tournant linguistique.
- 66 Le *tournant culturel* de la géographie ? Il naît, comme les autres, du changement d'optique qui caractérise les sciences de l'homme et de la société depuis les alentours de 1970 : fin des idéologies du progrès et des philosophies de l'histoire, critique de la pensée occidentale, prise en compte de groupes sociaux jusqu'alors négligés – les groupes 'subalternes', qu'il s'agisse des femmes, des enfants, des personnes âgées, des minorités ethniques, des populations dominées. En géographie, le tournant culturel, souligne d'abord que les lieux ne sont pas vécus partout de la même manière : leur signification reflète la culture de ceux qui y résident ou qui les fréquentent. Les catégories 'scientifiques' utilisées pour analyser la réalité géographique reflètent elles-mêmes les attitudes, les préjugés et le système d'idées dominants de ceux qui les mettent en œuvre. Les ressorts de l'économie ne sont pas les mêmes dans une société où les échanges reposent sur le don et du contre-don, sur la collecte centralisée et la redistribution, ou sur le marché, pour reprendre les catégories proposées par Karl Polanyi en 1944.
- 67 Le tournant culturel a une double conséquence : (1) l'approche culturelle, présente dès l'origine en géographie humaine, cesse de mettre l'accent sur les artefacts, sur les outillages et sur la traduction objective des différences dans les manières de sentir et de penser ; elle part désormais des représentations et de l'imaginaire ; elle fait une large place à l'expérience humaine et au sens que les gens donnent à leur environnement et à leur insertion dans le monde ; (2) l'approche culturelle conduit à relativiser les divisions traditionnelles de la discipline ; elle montre, par exemple, que l'économie n'est pas pensée et mise en œuvre à travers les mêmes cadres, et qu'elle ne repose pas sur les mêmes mécanismes, dans le monde traditionnel et dans les sociétés marchandes contemporaines.

7. L'analyse des mouvements intellectuels

- 68 Les interprétations que propose l'histoire de la géographie sont parfois plus ambitieuses : elles essaient de saisir dans un même mouvement le contexte intellectuel dans laquelle se développe la recherche, les conditions matérielles sur lesquelles elle repose, et le travail des chercheurs. L'inspiration vient parfois de Michel Foucault. Elle s'appuie aussi sur les nouvelles formes de la sociologie de la science.

1. La dynamique des mouvements intellectuels : germination, diffusion, réinterprétation

- 69 L'idée de mouvement intellectuel offre une manière féconde d'expliquer la dynamique de la pensée scientifique. Elle doit une large part de son succès à Michel Foucault (1966 ; 1969), qui qualifiait d'*épistémés* les perspectives qui structurent curiosités et courants de recherche à un moment donné ; ces perspectives s'expriment dans de grands discours.
- 70 La démarche repose sur un présupposé essentiel : les idées évoluent dans un cadre qui ignore les limites disciplinaires et, dans une certaine mesure, les frontières géographiques ; elles circulent dans un milieu d'intellectuels et de chercheurs qui s'informent volontiers de ce qui se passe dans le champ général du savoir. A certains moments, ils sont gagnés par de nouvelles façons de comprendre leur travail et se mettent à nourrir des attentes similaires sur ce que doit être le progrès des connaissances scientifiques. L'idée de mouvement intellectuel conceptualise donc la notion de contexte ; c'est l'ensemble de la vie intellectuelle d'une époque qui est balayé ; l'approche a du même coup une dimension pluridisciplinaire.
- 71 Prenons un exemple. Le mouvement scientifique moderne, lancé par des physiciens et des mathématiciens à Vienne dans les années 1920 (Carnap, 1935), touche l'ensemble des sciences sociales à partir des années 1930 : en histoire, en science économique, des chercheurs prennent alors conscience des faiblesses de leurs disciplines ; elles ne parviennent pas à rivaliser, par la rigueur de leurs méthodes et la richesse de leurs résultats, avec les sciences physiques ou naturelles. Il s'agit de les rendre plus cohérentes en leur appliquant des procédures 'scientifiques' au sens des sciences exactes – en leur donnant une base théorique, celle-ci demandant à être confortée par des vérifications empiriques.
- 72 Dès l'avant-guerre, le mouvement affecte l'économie (comme le montre à la fois ses progrès théoriques – l'analyse macroéconomique en particulier – et le renforcement de ses méthodes d'observation, avec l'essor de l'économétrie), l'histoire économique (où les travaux sur les cycles économiques se multiplient) ou la psychologie (qui a recours, pour interpréter les tests d'intelligence qu'elle vient d'inventer, à l'analyse factorielle).
- 73 L'influence du mouvement se renforce durant la seconde guerre mondiale : la conduite des hostilités conduit à réfléchir à la préparation logistique des bombardements ou des débarquements : cela débouche sur l'analyse opérationnelle. On apprend aussi à mobiliser de nouveaux outils statistiques et mathématiques L'ordinateur apparaît. Les travaux sur le radar font mieux comprendre le fonctionnement des systèmes asservis : la cybernétique en tire parti.

- 74 Le mouvement scientifique qui se développe après la Seconde Guerre mondiale combine souci de rigueur et conviction que les progrès de la recherche mathématique, les nouvelles ressources de la statistique et l'invention de nouvelles disciplines offrent aux sciences sociales les outils qui leur manquaient jusqu'alors. La confiance que l'on met dans le devenir des sciences de l'homme en sort renforcée, comme Claude Lévi-Strauss (1955) le souligne fortement.
- 75 Les nouvelles réflexions sur le devenir des sciences gagnent la géographie dans les années 1940 et 1950. Elles sont motivées par le souci de créer une science plus applicable, plus capable en particulier de porter des diagnostics sur les problèmes du développement, et plus apte à proposer des méthodes rationnelles d'aménagement.
- 76 L'inspiration vient de l'économie spatiale, des modèles gravitationnels, de la réflexion sur les champs de force. Elle insiste sur la géométrie de certaines distributions, celle des lieux centraux en particulier. Elle mobilise des outils nouveaux pour analyser ces aspects de la réalité.
- 77 Comment et à partir de quand ce mouvement intellectuel affecte-t-il la géographie francophone européenne ? Quelle part de son inspiration provient-elle des évolutions voisines que l'on observe dans la sociologie, l'histoire ou les sciences politiques françaises ? Quel a été, par exemple, l'influence de Benzecri dans le domaine des outils statistiques ? Celle d'Edgar Morin sur l'idée de système ?
- 78 Au fur et à mesure que les résultats obtenus par les nouvelles orientations s'accumulent, ceux qui en sont responsables prennent conscience de la valeur de leur démarche. Le mouvement de curiosité, et le messianisme scientifique qui le caractérisait, cèdent la place à une idéologie scientifique qui fige le mouvement...

2.L'histoire de la géographie comme analyse des pratiques des chercheurs

- 79 A ces approches s'opposent celles qui s'attachent plutôt aux pratiques que mettent en œuvre les géographes. Cela fait maintenant trente ans qu'elles se développent en France, où elles tiennent une place essentielle dans les travaux de Marie-Claire Robic et du laboratoire qu'elle a longtemps dirigé (*Var. Auc.*, 1993 ; Beaudelle *et al.*, 2001).
- 80 Ces recherches, précisent, par exemple, les usages de la carte ou du globe, détaillent les emplois de l'image, montrent la signification des croquis pris sur le terrain et de ceux qui sont conçus à des fins pédagogiques – et qui constituent une part essentielle de la géomorphologie à l'époque de William Morris Davis ou d'Emmanuel de Martonne. Elles insistent sur les outils pédagogiques employés par la discipline pour faire comprendre ses résultats. Elles mettent l'accent sur le progrès que constitue, dans ce domaine, le recours à la photographie – ce qui rend particulièrement exemplaire l'œuvre de Jean Brunhes.
- 81 Un pas est franchi avec les travaux d'Anne Volvey (2003). On y sent l'influence de la psychanalyse : les pratiques ne soulignent pas seulement la dimension matérielle de la recherche, les outils qu'elle mobilise. Elles marquent la personnalité du chercheur : le terrain finit par peser lourdement sur son inconscient.

8. La sociologie des sciences : l'histoire de la géographie entre pratiques, dispositifs de recherche et marché des idées

- 82 A la suite de Bruno Latour (Latour, 1992 ; 2012 ; Latour et Wolgar, 1979), la sociologie des sciences propose une conception nouvelle de l'évolution de la recherche. Les approches jusqu'ici évoquées reposaient sur une vision tacitement acceptée de ce qu'est une discipline scientifique : l'accent était placé sur les projets qui inspiraient les chercheurs, sur les méthodes qu'ils mobilisaient et sur les types d'explication qu'ils privilégiaient. C'est en ces termes que les scientifiques exposaient, d'ailleurs, leurs démarches.
- 83 La sociologie de la science adopte un point de vue différent. Elle applique à la recherche les méthodes que les scientifiques mettent en œuvre pour analyser les aspects du réel qui les intéressent. Elle aborde la réalité de l'extérieur et accorde autant d'attention aux matériaux et aux instruments qu'une expérience met en œuvre qu'à ceux qui les utilisent : "au lieu de s'intéresser à des sujets (humains) et à des objets (non humains), elle imagine des acteurs qui peuvent être humains et non humains et qui coopèrent pour se faire exister réciproquement" (*Le Monde des Livres*, 21/09/2012, p. 6) : c'est la théorie de l'acteur-réseau.
- 84 La démarche saisit le mouvement de la science à travers les 'dispositifs' complexes qu'elle mobilise, les matériels qu'elle emploie, les lieux où elle se déroule, les phases du travail qu'elle implique - du laboratoire à l'écriture et à la diffusion des résultats. Le processus se joue sur plusieurs théâtres : le lieu où ont lieu les expériences, celui où les résultats sont élaborés et l'espace scientifique public (revues, conférences, réseaux internet) où ils doivent triompher de visions contradictoires.
- 85 Cette conception de l'histoire des sciences connaît un grand succès depuis une génération. Grâce à elle, l'historien se trouve en position de force vis-à-vis de ceux qu'il étudie : il n'est plus à l'écoute de ce qu'ils disent et cherchent à faire croire ; il part de ce qu'il observe, de l'appareil dont s'entourent les chercheurs pour étayer leurs thèses, des moyens qu'ils mobilisent pour les faire connaître et des stratégies qu'ils développent pour les imposer à la communauté scientifique.
- 86 En histoire des sciences, la perspective de la sociologique scientifique constitue une innovation féconde : dans un contexte historique et géographique donné et dans la situation institutionnelle qui y est faite à la recherche, les options du chercheur se trouvent dans une large mesure dictées par la position qu'il occupe et les instruments dont il dispose.
- 87 Les travaux inspirés par Bruno Latour ont un écho en géographie. La thèse de Yann Calbérac, qui porte sur *Terrains de Géographes, Géographes de Terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e siècle*, le montre. Comme chez Marie-Claire Robic, l'accent y est mis sur les pratiques ; comme chez Anne Volvey, l'acteur-réseau (ou les acteurs-réseaux) que constitue le terrain est placé au cœur de l'analyse. Le travail est conçu en termes de sociologie des sciences. Le but n'est pas de cerner le mouvement des idées, mais de montrer comment une communauté scientifique se construit autour d'une pratique et des représentations qu'elle suscite.

- 88 Yann Calbérac distingue trois étapes dans l'élaboration des 'savoirs' géographiques : 1- la pratique géographique est centrée sur le terrain, où le chercheur mène ses observations ; 2- les résultats de celles-ci sont alors rédigés : l'écriture leur donne un sens ; 3- au final, le travail s'inscrit dans un discours, qui est confronté à d'autres, ce qui lui donne la signification qui lui est reconnue.
- 89 De son analyse, Yann Calbérac tire une conclusion : le chercheur est 'agi' par le dispositif matériel et social dans lequel il s'insère : "[...] ce n'est plus le géographe qui fait du terrain (en respectant les codes et les règles en usage dans sa discipline), mais bel et bien le terrain qui fait le géographe [...]" (Calbérac, 2010, p. 369).
- 90 Jusqu'à quel point peut-on accepter le diagnostic que la 'sociologie des sciences' porte ainsi sur la géographie ?
- i. La recherche géographique n'implique pas toujours de terrain, au sens strict du terme. Celui qui est placé dans l'obligation de 'faire' du terrain, le pense, l'organise et l'utilise, d'autre part, en fonction de sa sensibilité, de ses préférences, de ses intuitions. Toute interprétation qui fait la part trop belle aux déterminations 'sociologiques' de la recherche oublie qu'elle traite d'hommes et non de robots ; elle ignore la part d'improvisation, de rêve, d'intuition qui amène certains chercheurs à voir un problème là où les autres ne perçoivent rien, et les aide à en imaginer la solution. Fleming aurait-il découvert la pénicilline si ses éprouvettes avaient toujours été impeccablement propres, et s'il ne s'était pas interrogé sur l'évolution des colonies qui s'y développaient ?
 - ii. Le travail d'écriture est moins libre que la sociologie des sciences ne le laisse supposer, puisque ses démonstrations doivent s'appuyer sur des observations et des expériences.
 - iii. A un moment donné, l'histoire de la géographie ne s'exprime pas qu'à travers un seul discours. Plusieurs sont en compétition, ce qui laisse un choix au chercheur ou aux lecteurs, et incite à inventer de nouvelles interprétations.
- 91 En réduisant la première phase du travail du géographe au terrain, la sociologie des sciences, dans ses développements actuels, ne prend pas en compte la diversité réelle des formes de la recherche ; en insistant sur l'aspect constructeur de sens de toute rhétorique, il oublie de signaler que la science cherche, depuis ses origines, à éliminer les 'passagers clandestins' que charrient les mots et les discours. Ces simplifications accentuent le caractère constructiviste de la géographie, sans que la nature de sa démarche soit réellement précisée.
- 92 La sociologie des sciences offre une voie originale pour analyser la problématique de la géographie, mais elle le fait de manière un peu trop floue pour être tout à fait crédible : sa démarche est trop impressionniste. Cela enlève une partie de sa portée à la trilogie terrain/écriture/discours qu'elle place au cœur de son analyse.

Conclusion

- 93 Pour se développer vigoureusement, les sciences ont besoin d'analyser leur passé et de comprendre les dynamiques qui y étaient alors à l'œuvre. Cela donne la mesure de la contribution de chacun au mouvement d'ensemble ; cela évite le développement d'idéologies scientifiques, qui peuvent être stérilisantes.
- 94 Pour parvenir à de tels résultats, il convient de passer de la mémorisation spontanée, généralement orale, à une démarche organisée et critique. On apprend vite que le résultat auquel conduisent les reconstitutions dépend de la période et du champ

étudiés : il est impossible d'écrire une histoire de la géographie qui établisse une vérité universelle.

- 95 Les histoires 'scientifiques' sont nécessairement partielles. Elles sont soumises à d'incessantes révisions. Elles soulignent le rôle des courants intellectuels généraux et le poids des institutions responsables à la fois de la construction des systèmes d'informations géographiques, du statut des géographes et des cadres dans lesquels ils travaillent. Elles prennent en compte la dimension biographique des recherches. Elles en précisent le mouvement en recourant à des modèles, qui ne cessent de s'affiner. Elles en soulignent les caractéristiques sociologiques. Elles font comprendre les efforts, les résultats et les limites de chacun des courants qui inspirent la recherche ; elles montrent leur impact sur la société qui les nourrit, et les manières dont les acquis de la recherche se trouvent mobilisés pour résoudre les problèmes de l'heure. Elle indique enfin l'écart qui existe souvent entre les besoins et les aspirations du corps social, et les préoccupations des chercheurs.

BIBLIOGRAPHIE

Baudelle G., Ozouf-Marignier M.-V., Robic M.-C. (dir.), 2001, *Géographes en pratiques (1870-1945)*, Rennes, PUR.

Berdoulay, Vincent, 1981, *La Formation de l'école française de géographie (1870-1914)*, Paris, Bibliothèque Nationale.

Bloch, Marc, 1949, *Apologie de l'histoire, ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin.

Bunge, William, 1962, *Theoretical Geography*, Lund, C.W.K. Gleerup.

Carnap, R. 1935, *Le Problème de la logique de la science. Science formelle et science réelle*, Paris, Hermann.

Chatterjee, P. and P. Jeganathan, (eds.), 2000, *Subaltern Studies XI: Community, Gender, Violence*, Delhi, Permanent Black.

Claval, Paul, 1964, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, les Belles Lettres.

Claval, Paul, 1972, *La Pensée géographique. Introduction à son histoire*, Paris, SEDES.

Claval, Paul, 1976, *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2^e éd..

Claval, Paul, 1980, *Les Mythes fondateurs des sciences sociales*, Paris, PUF.

Claval, Paul, 1984, *Géographie humaine et économique contemporaine*, Paris, PUF.

Claval, Paul, 1998, *Histoire de la géographie française de 1870 à nos jours*, Paris, Nathan.

Claval, Paul, 2001a, *Epistémologie de la géographie*, Paris, Nathan.

Claval, Paul, 2001b, "Geographic Thought, History of", *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, Elsevier, p. 6188-6194.

Claval, Paul, 2006, *Géographies et géographes*, Paris, L'Harmattan.

- Claval, Paul, 2012, *De la Terre aux Hommes*, Paris, Armand Colin.
- Cook, I, Crouch, D., Naylor, S, Ryan, J. R., (eds), 2000, *Cultural Turn/Geographical Turn*, Harlow, Pearson Education Limited.
- Dainville, François de, 1940, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne.
- Febvre, Lucien, 1922, *La Terre et l'évolution de l'humanité. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du Livre.
- Foucault, Michel, 1966, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Foucault, Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Foucault, Michel, 1976, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Freeman, T. Walter., 1967, *The Geographer's Craft*, Manchester, Manchester University Press.
- Gallois, Lucien, 1908, *Régions naturelles et noms de pays*, Paris, Armand Colin.
- Gottmann, Jean, 1947, "De la méthode d'analyse en géographie humaine", *Annales de Géographie*, vol. 56, p. 1-12.
- Gottmann, Jean, 1952, *La Politique des Etats et leur géographie*, Paris, A. Colin.
- Hartsthorne, Richard, 1939, *The Nature of Geography*, Lancaster, Association of American Geographers.
- Harvey, David, 1969, *Explanation in Geography*, London, Arnold.
- Jacob, Christian, 1991, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin.
- Jacob, Christian, 1992, *L'Empire des cartes*, Paris, Albin Michel, 537 p.
- Johnston, Ronald J., 1979, *Geography and Geographers. Anglo-American Human Geography since 1945*, Londres, Arnold; utilisé dans la 3ème édition, 1987.
- Johnston, Ronald J., 1991, *A Question of Place. Exploring the Practice of Human Geography*, Oxford, Blackwell.
- Koyré, Alexandre, 1962, *Du Monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF.
- Kuhn, Thomas, 1962, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, Chicago University Press.
- Lacoste, Y., 1976, *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspéro.
- Latour, Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, la Découverte.
- Latour, Bruno, 2012, *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, la Découverte.
- Latour, Bruno et Woolgar, S., 1979, *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Beverly Hills, Sage. Trad. fse, *La Vie de laboratoire*, Paris, La Découverte, 1991.
- Lévi-Strauss, C., 1955, "Les mathématiques de l'homme", *Bulletin international des Sciences sociales*, vol. 6, n° 4.
- Livingstone, David N., 1992, *The geographical tradition*, Oxford, Blackwell.
- Livingstone, David N., 2009, "Geography (History of)", in D. Gregory et al., *The Dictionary of Human Geography*, New York/Oxford, Wiley/Blackwell, 5ème éd., p. 295-299.
- Meynier, André, 1969, *Histoire de la pensée géographique en France*, Paris, PUF.
- O Tuathail, Gearóid, 1996, *Critical Geopolitics*, London, Routledge

- Pinchemel, Philippe, Marie-Claire Robic et Jean-Louis Tissier, 1984, *Deux siècles de géographie française*, Paris, Bibliothèque Nationale.
- Polanyi, C., 1944, *The Great Transformation*, New York, Rinehart.
- Ratzel, Friedrich, 1882-1891, *Anthropogeographie oder Anwendung der Erdkunde auf die Geschichte*, Stuttgart, Engleborn, 2 vol.
- Ratzel, Friedrich, 1897, *Politische Geographie*, Munich, Oldenburg.
- Sanguin, André-Louis, 1993, *Vidal de la Blache. Un génie de la géographie*, Paris, Belin.
- Schaefer, Fred. K., 1953, "Exceptionalism in Geography. A Methodological Examination", *Annals, Association of American Geographers*, vol. 43, p. 226-249.
- Soubeyran, Olivier, 1997, *Imaginaire, science et discipline*, Paris/Montréal, L'Harmattan.
- Staszak, Jean-François, 1995, *La géographie d'avant la géographique. Le climat chez Aristote et Hippocrate*, Paris, L'Harmattan.
- Ullman, Edward L., 1953, "Geography as spatial interaction", in : *Interregional Linkages. Proceedings of the Western Committee on Regional Economic Analysis*, Berkeley, Social Sciences Research Council, p. 63-71.
- Valentine, Gill, 2001, "Whatever happened to the social ? Reflections on the 'Cultural Turn' in British Geography", *Norsk Geografisk Tidsskrift*, vol. 55, n° 3, Sept., p. 166-172.
- Varii Auctores, 1993, *Autour du monde. Jean Brunhes. Regards d'un géographe/regards de la géographie*, Paris, Vilo.
- Vidal de la Blache, Paul, 1888, "Des divisions fondamentales du sol français", *Bulletin Littéraire*, vol. 2, p. 129-142.
- Vidal de la Blache, Paul, 1903, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette.
- Vidal de la Blache, Paul, 1910, "Régions françaises", *Revue de Paris*, n° 6, p. 821-849.
- Vidal de la Blache, Paul, 1913, "La relativité des divisions régionales", in : *Les Divisions régionales de la France*, Paris, Alcan, p. 1-14.
- Vidal de la Blache, Paul, 1922, *Principes de géographie humaine*, Paris, A. Colin.
- Volvey, A., 2003, "Terrain" in Lévy, J. et Lussault, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 904 à 906.

RÉSUMÉS

Pour comprendre le passé de la géographie, il convient de passer de la mémorisation spontanée, généralement orale, à une démarche organisée. Malgré les précautions prises lors de son élaboration, l'histoire 'scientifique' porte la marque des préoccupations et de l'idéologie de ceux qui la rédigent : elle doit être soumise à la critique. Cette histoire souligne le poids des institutions responsables à la fois de la construction des systèmes d'informations géographiques, du statut des géographes et des cadres dans lesquels ils travaillent. Elle prend en compte la dimension biographique des recherches ; la géographie est un *métier* ; la recherche qu'elle suscite s'applique à un *champ* et mobilise un *corpus* ; elle s'exerce sur le *terrain*. Le développement des idées peut suivre une trajectoire linéaire, résulter des impulsions multiples de cercles d'affinités, s'inscrire dans une pluralité d'écoles, traduire une succession de phases de science normale et de révolutions scientifiques, ou évoluer à travers de grands tournants. L'analyse des mouvements

intellectuels, à la façon de Michel Foucault, et les travaux de sociologie des sciences, à la manière de Bruno Latour, remettent en cause la prééminence de la logique des idées.

Para compreender o passado da geografia, é importante passar da memorização espontânea, geralmente oral, para uma história cuja abordagem seja organizada. Apesar das precauções tomadas em sua elaboração, a história 'científica' carrega a marca das preocupações e das ideologias que governam àqueles que a redigem: ela deve estar submetida à crítica. Esta história ressalta o peso das instituições responsáveis, ao mesmo tempo, pela construção dos sistemas de informação geográfica, pelo status dos geógrafos e os marcos em que eles trabalham. Ela leva em consideração a dimensão biográfica das pesquisas; a geografia é um *métier*; a pesquisa que ela suscita se aplica a um *campus* e mobiliza um *corpus*; ela se exerce sobre um *terreno*. O desenvolvimento das idéias pode seguir uma trajetória linear, resultar de múltiplas impulsões de círculos de afinidades, inscrever-se numa pluralidade de escolas, traduzir uma sucessão de fases da ciência normal e das revoluções científicas, ou evoluir a través de grandes viradas. A análise dos movimentos intelectuais, a maneira de Michel Foucault, e os trabalhos de sociologia das ciências, à maneira de Bruno Latour, questionam a proeminência da lógica das idéias.

Para comprender el pasado de la geografía, es importante pasar de la memorización espontánea, generalmente oral, para una historia cuyo abordaje sea organizado. A pesar de las precauciones tomadas en su elaboración, la historia 'científica' carga la marca de las preocupaciones y de las ideologías que gobiernan a aquellos que las redactan: debe someterse a la crítica. Esta historia resalta el peso de las instituciones responsables, al mismo tiempo, por la construcción de los sistemas de información geográfica, por el estatus de los geógrafos y los marcos en que trabajan. Lleva en consideración la dimensión biográfica de las investigaciones; la geografía es un *métier*; la investigación que suscita se aplica a un *campus* e moviliza un *corpus*; se ejerce sobre un *terreno*. El desarrollo de las ideas puede seguir una trayectoria lineal, resultar de múltiples impulsos de círculos de afinidades, inscribirse en una pluralidad de escuelas, traducir una sucesión de fases de la ciencia normal e de las revoluciones científicas, o evolucionar a través de grandes giros. El análisis de los movimientos intelectuales, a la manera de Michel Foucault, y los trabajos de sociología de las ciencias, a la manera de Bruno Latour, cuestionan la prominencia de la lógica de las ideas.

To get to understand geography's past, it would be convenient to pass from the spontaneous memorization, generally oral, to an organized approach. Despite the precautions taken during its elaboration, 'scientific' history carries the mark of the concerns and the ideology of those who writes it: it must be subjected to criticism. This history remarks the weight of the institutions responsible at the same time for the construction of geographic information systems, the status of geographers and their frameworks. It takes into account the biographical dimension of research; geography is a *métier*; the research it encourages apply to a *field* e mobilizes a *corpus*; is exercised on the *terrain*. Development of ideas may follow a linear path, be the result of multiple impulses of affinity circles, enroll in a plurality of schools, reflect a succession of phases of normal science and scientific revolutions, or evolve through various turns. Analyses of intellectual movements in the way of Michel Foucault, and the sociology of science works in Bruno Latour's way, undermine the rule of the logic of ideas.

INDEX

Mots-clés : tradition orale, science, critique, systèmes d'informations géographiques, institutions géographiques, biographie, métier, champ scientifique, corpus, terrain, logique des idées, progrès linéaire, cercle d'affinités, école scientifique, révolution scientifique, tournant scientifique, épistémé, sociologie des sciences.

Palabras claves : tradición oral, ciencia, crítica, sistemas de información geográfica, instituciones geográficas, biografía, métier, campo científico, corpus, terreno, lógica de las ideas, progreso lineal, círculos de afinidad, escuela científica, revolución científica, giro científico, episteme, sociología de la ciencia

Keywords : oral tradition, science, critic, geographic information systems, geographic institutions, biography, métier, scientific field, corpus, terrain, logic of ideas, linear progress, circle of affinities, scientific school, scientific revolution, scientific turn, episteme, sociology of sciences

Palavras-chave : tradição oral, ciência, crítica, sistemas de informação geográfica, instituições geográficas, biografia, métier, campo científico, corpus, terreno, lógica das ideias, progresso linear, círculos de afinidade, escola científica, revolução científica, virada científica, episteme, sociologia da ciência

AUTEURS

PAUL CLAVAL

Université de Paris — Sorbonne